



Chapitre 24 : Deux décisions dans la nuit

Par LeilaHale

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Sohalia émergea dans la grande salle de téléportation du palais, ses jambes flageolantes sous l'effet du voyage dimensionnel, les dernières étoiles qui dansaient dans son champ de vision s'effaçant progressivement. Elle cligna des yeux, attendit que l'équilibre revienne — il revenait toujours, c'était juste une question de secondes — et se redressa lentement. Le messenger Ryoko s'inclina profondément devant elle sans un mot, comme il le faisait toujours, discret et efficace. Elle le remercia d'un signe de tête.

La salle était silencieuse, mais au-delà de ses murs épais, le palais bruissait déjà. C'était la première chose qu'elle remarquait toujours en rentrant d'une longue absence — non pas le silence de l'île, mais précisément son contraire. Ce bourdonnement vivant et constant que faisait un endroit habité quand il n'attendait personne. Les cloches du temple de l'aube sonnaient encore dans l'air matinal, leurs vibrations claires parvenant jusqu'à elle à travers les pierres. Les oiseaux criaillaient dans les jardins intérieurs. Des voix de servantes se croisaient quelque part dans un couloir et s'interrompirent brièvement à son passage avant de reprendre immédiatement, comme si sa présence ne valait pas vraiment la peine d'arrêter une conversation. Tout avait continué. Bien sûr que tout avait continué.

Sohalia traversa les couloirs vers les appartements privés avec ce sentiment particulier qui l'habitait toujours après un long voyage — cette sensation d'être légèrement décalée, d'occuper son propre espace avec une fraction de seconde de retard, comme si son corps était revenu avant que son esprit ait eu le temps de le suivre.

Ume l'attendait.

Elle se tenait à quelques mètres de la porte, les mains croisées devant elle, le dos parfaitement droit dans cette posture qui était à la fois sa façon naturelle de se tenir et sa façon de communiquer sans paroles. Sohalia connaissait ce langage corporel depuis assez longtemps pour le lire avec précision : la légère tension dans les épaules signifiait qu'Ume avait passé les dernières heures à s'inquiéter, et la façon dont ses doigts se croisaient un peu trop serrés signifiait qu'elle avait décidé de taire cette inquiétude plutôt que de la transformer en reproche. Soulagée et contrariée à parts égales, donc, ce qui était exactement la réaction que Sohalia aurait prévue si elle avait eu le temps d'y penser.

« Tu vas bien. »

Pas une question. Une conclusion tirée d'une observation rapide et méthodique, un inventaire silencieux qui partait des yeux de Sohalia et descendait jusqu'à ses mains avant de remonter,

cherchant les signes de quelque chose qui n'allait pas.

« Je vais bien », confirma Sohalia.

Ume s'approcha pour prendre son sac sans ajouter un mot de plus, mais ce silence là n'était pas du silence froid — c'était celui d'une personne qui avait décidé de tenir sa remarque pour plus tard, quand l'heure serait mieux choisie. Sohalia la laissa faire, reconnaissante sans le dire. Elle n'avait pas l'énergie pour une discussion maintenant. Plus tard. Il y aurait du temps pour tout plus tard.

Elle n'avait pas fait dix pas dans le couloir qu'Akihide apparut au détour, les cheveux encore légèrement défaits du matin, une tasse fumante dans la main droite. Il la vit, s'arrêta, et son visage prit cette expression qu'il avait spécifiquement quand il avait décidé de ne pas montrer son soulagement directement — les traits trop contrôlés d'une fraction de seconde de trop, le regard qui restait sur elle un moment plus longtemps qu'une simple surprise l'aurait justifié.

« Tiens », lança-t-il avec ce sourire en coin qui était sa façon préférée de masquer ce qu'il ressentait vraiment. « Voilà mon épouse qui revient de chez son amant. »

Derrière Sohalia, Ume faillit lâcher le sac.

Sohalia sentit le rire monter dans sa gorge malgré elle, chaud et inattendu. Elle en était presque reconnaissante à Akihide, qui avait le don exaspérant de désamorcer les atmosphères lourdes avec une remarque parfaitement calibrée. Il lui avait manqué.

« Bonjour, Akihide. »

Il la détailla avec ce regard qu'il avait toujours eu, ce regard précis et attentif qui semblait inventorier les gens sans en avoir l'air, comme s'il dressait mentalement une liste de tout ce qui avait changé depuis la dernière fois qu'il les avait vus. Son regard s'attarda une seconde de trop sur son visage — pas sur ses traits en général, mais sur quelque chose de plus précis, cette façon qu'il avait de chercher les signes de fatigue excessive ou de blessure dissimulée.

« Reposée », observa-t-il enfin, et il y avait dans ce mot une légère incrédulité, comme si la conclusion ne correspondait pas tout à fait à ce qu'il avait attendu de trouver. « Ce n'est pas le mot que j'aurais utilisé pour toi avant ce voyage. »

« Je vais bien. Vraiment. »

Il but une longue gorgée de thé, ce geste délibérément lent qui était sa façon de signifier qu'il réservait son jugement.

« Le Conseil se réunit en fin de matinée. Kino a fait envoyer un message hier soir. »

Sohalia acquiesça. Elle s'y attendait. L'annonce n'était pas une surprise — il était normal que son retour soit suivi d'une réunion de Conseil, que les membres veuillent la voir en personne,

évaluer de leurs propres yeux son état après une longue absence. C'était leur façon à eux de vérifier qu'elle allait bien, plus formelle et plus politique que celle d'Ume ou d'Akihide, mais sincère à sa propre manière.

Elle remarqua qu'Akihide regardait Ume depuis quelques secondes, les yeux légèrement baissés sur la tasse plutôt que sur Sohalia, et elle fit comme si elle n'avait pas vu. Ce n'était pas le moment non plus.

La grande salle du Conseil sentait la cire chaude et le bois ancien, cette odeur familière qui lui avait semblé austère durant l'adolescence et qui lui semblait maintenant simplement rassurante dans sa permanence. Les représentants des lignées étaient déjà installés quand elle entra, ces visages qu'elle connaissait depuis des années qui se tournèrent vers elle simultanément avec cette expression particulière que les gens font quand ils sont soulagés de voir quelqu'un mais qu'ils doivent le dissimuler sous la gravité que la fonction exige.

Nostradamus parla le premier, comme toujours, parce que c'était son rôle et parce qu'il était le meilleur pour trouver les mots justes dans les situations chargées.

« Votre Majesté. »

Il inclina la tête, ses yeux blancs fixés quelque part légèrement au-delà d'elle avec cette précision particulière qu'il avait développée pour compenser ce qu'il ne voyait pas des mêmes façons que les autres.

« Nous sommes sincèrement soulagés de votre retour. »

Les condoléances vinrent ensuite, l'une après l'autre, courtoises et mesurées, chacune portant la marque de la lignée qui la formulait. La douceur formelle de Nostradamus, toujours capable de trouver exactement la formulation qui reconnaissait la perte sans la dramatiser. La rigueur sèche du patriarche des Kasai, qui pesa chacun de ses mots avec la précision qu'on attendait du chef du clan du feu. La sobriété mesurée de la chef des Mizu, qui inclina la tête avec ce respect sincère qu'elle n'accordait pas à tout le monde. Kino, présent en tant qu'héritier de sa lignée, qui s'inclina en silence sans ajouter de paroles superflues.

Sohalia remercia chacun d'eux, dit ce qu'il fallait dire, répondit avec la précision et la chaleur mesurée que la situation demandait. Elle savait le faire. Elle avait appris à le faire depuis longtemps, cette façon de montrer exactement ce que les gens avaient besoin de voir sans jamais vraiment montrer la totalité de ce qu'elle ressentait. C'était une compétence, pas une hypocrisie — une façon de protéger les gens qu'elle aimait de la lourdeur de ses propres émotions, qui n'étaient pas leur fardeau à porter.

Mais derrière le visage qu'elle présentait, sa tête travaillait déjà.

Elle pensait à Akihide. Elle pensait à ce qui l'attendait quand elle partirait — parce que ce n'était

plus une question de si, seulement de quand. Quand elle disparaîtrait, il perdrait son titre de Roi Consort, sa protection politique, son ancrage sur l'île. Il redeviendrait ce qu'il était avant, un prince exilé recherché par le Gouvernement Mondial, par les hommes de Kaido qui n'oublieraient pas et qui n'abandonnaient jamais une cible. Elle l'avait arraché à ça une fois, avec beaucoup de chance et quelques décisions risquées. Elle ne pouvait pas le laisser y retomber par sa faute à elle, parce qu'elle partait et qu'elle n'avait pas pris le temps d'organiser ce qui resterait après elle.

Ce fut le patriarche des Kasai qui posa la question qu'elle savait venir depuis qu'elle avait pris sa place à la table. Il le fit avec toute la délicatesse dont il était capable, une formulation prudemment choisie sur l'avenir de la succession, sur la stabilité du royaume dans les années à venir, sur ce qu'il convenait de prévoir pour assurer la continuité des institutions. Il ne dit pas directement quand aurez-vous un héritier, il ne formula pas la question aussi crûment, mais la question était là entière derrière chacun de ses mots bien pesés, évidente comme quelque chose qu'on n'a pas besoin de nommer pour que tout le monde dans la pièce l'entende.

Sohalia le laissa finir. Elle prit le temps d'une inspiration avant de répondre, pas pour chercher ses mots — elle savait déjà ce qu'elle allait dire — mais pour donner à sa voix la stabilité qui rendrait la réponse inattaquable.

« Les projets de Laugh Tale restent ce qu'ils ont toujours été, » dit-elle.

Sa voix était parfaitement égale, dénuée de l'hésitation qui aurait ouvert la porte aux relances.

« L'avenir de ce royaume est entre les mains de son peuple et de ses institutions, pas dans la succession d'un seul individu. »

Le patriarche des Kasai inclina la tête avec la politesse d'un homme qui avait reçu une non-réponse et qui avait décidé, pour l'instant, de l'accepter comme telle. Il la relancerait plus tard, probablement. Ce n'était pas une victoire, juste un délai.

La réunion continua. Des rapports, des décisions courantes, les problèmes ordinaires et nécessaires d'un royaume qui fonctionnait. Elle s'y consacra pleinement, parce que ces gens méritaient sa pleine attention et parce que le travail avait cette qualité précieuse — quand on s'y donnait entièrement, il occupait exactement l'espace qu'on lui accordait, et ne laissait pas de place pour le reste.

Mais Akihide restait dans le fond de sa tête pendant tout ce temps. Patient et insistant, comme une dette qu'on n'a pas oubliée et qu'on sait qu'il faudra honorer.

La réunion restreinte eut lieu l'après-midi, dans le salon attenant à ses appartements, et l'atmosphère y était délibérément différente — des fauteuils disposés en cercle plutôt que la longue table formelle du Conseil, du thé sur la table basse, les fenêtres ouvertes sur le jardin intérieur et la lumière douce de l'après-midi qui entraînait en biais et posait des rectangles clairs

sur le tapis.

Nostradamus. Akihide. Maiya. Kino. Opale. Ume.

Sohalia attendit que tout le monde soit installé et que les premières tasses soient servies avant de prendre la parole. Elle voulait que tout le monde soit dans cet état particulier de faux confort qu'on finit par atteindre dans un salon familial, cet état où la garde baisse légèrement parce que le cadre dit qu'on peut.

« Il y a quelque chose que je veux régler avant tout autre chose. »

La Shizen regarda Akihide en disant cela, et elle vit le moment précis où il comprit, parce que quelque chose changea sur son visage — pas une expression clairement lisible, plutôt le contraire, un resserrement presque imperceptible comme si tous ses traits se centralisaient légèrement vers le dedans pour se préparer à quelque chose de désagréable.

« Ne fais pas ça », lança-t-il.

« Je n'ai pas encore dit ce que c'était. »

« Je le sais quand même. »

Sa voix était égale en surface, mais Sohalia l'entendait assez bien pour percevoir ce qu'il y avait en dessous — quelque chose de durci, pas de la colère vraiment, plutôt cette résistance particulière qui venait des gens qui avaient déjà vécu des décisions prises pour eux et qui portaient encore la marque de ce que ça leur avait coûté.

« Tu t'apprêtes à décider de quelque chose qui me concerne sans m'avoir demandé ce que je voulais. »

Sohalia entendit le fond de ces mots, tout ce qu'ils portaient au-delà de leur sens immédiat. Ce n'était pas seulement de la méfiance vis-à-vis d'elle — c'était quelque chose de plus vieux que ça, de plus profond, lié à des choses qui s'étaient passées bien avant Laugh Tale.

« Je t'écoute », l'invita-t-elle simplement à parler.

Le silence qui suivit fut court mais dense, de ce genre de silence où l'on sent que tout le monde dans la pièce a décidé de ne pas bouger. Kino examina ses mains. Maiya regardait Akihide avec quelque chose de doux et de précautionneux dans le visage, l'expression de quelqu'un qui sait ce qui est sur le point d'être dit et qui surveille comment ça va passer. Ume était parfaitement immobile.

Akihide prit une inspiration et parla.

« J'ai été arraché à ma vie une fois. »

Sa voix n'avait pas de colère — c'était quelque chose de plus plat que ça, quelque chose qui avait vieilli, qui s'était transformé au fil des années en une sorte d'énoncé factuel sur sa propre histoire.

« J'avais un foyer. Des gens qui comptaient sur moi. Et ça m'a été retiré sans que j'aie eu mon mot à dire. »

Personne dans le salon ne bougea.

« Tu t'apprêtes à me redonner un foyer que je n'ai pas choisi. À me lier à quelque chose de permanent, de légal, d'irrévocable. Et à partir avant que j'aie eu le temps de décider si c'est ce que je voulais vraiment. »

Sohalia ne détourna pas les yeux.

« Et si tu ne veux pas rester ? » demanda-t-elle.

Il la regarda longuement, et dans ce regard il y avait plusieurs choses à la fois qui coexistaient sans vraiment se résoudre — la résignation tranquille d'un homme qui savait depuis longtemps qu'il n'avait pas réellement le choix, et quelque chose en dessous de ça qui était différent et plus difficile à regarder en face.

« Je veux rester », répondit-il enfin, et sa voix était basse, presque trop basse. « C'est exactement ça le problème. Je veux rester. Et je n'aime pas vouloir quelque chose que tu peux me retirer d'une signature sur un mauvais document ou d'une décision que tu prends sans me consulter. »

Maiya posa sa tasse doucement sur la table basse, ce geste délicat et précis qu'elle avait quand elle s'apprêtait à dire quelque chose d'important.

« Tu le veux », reprit-elle, s'adressant à Akihide avec cette douceur directe qui était spécifiquement la sienne, cette façon qu'elle avait de nommer les choses simplement sans les minimiser ni les dramatiser. « Alors laisse-la faire. »

Akihide la regarda. Quelque chose passa entre eux dans ce regard-là, quelque chose de court et de difficile à nommer, un échange qui avait l'air de se passer sur un registre que Sohalia ne saisissait pas entièrement. Puis il reporta les yeux sur ses mains, et après un silence qui parut long bien qu'il ne l'était pas vraiment, il hocha la tête.

Ce fut Nostradamus qui prit les rênes de la conversation et la guida vers le concret avec la précision d'un homme qui savait que les décisions difficiles se décident mieux une fois qu'on les a traduites en actes pratiques. Un acte du Conseil — la citoyenneté permanente de Laugh Tale, irréversible, indépendante du mariage et de la couronne. Quelque chose qui existait par lui-même, ancré dans la loi de l'île, et que rien de ce qui pourrait arriver à Sohalia ne pourrait effacer. Et un titre formalisé auprès de la régente, conseiller permanent du règne de Maiya, qui lui donnait un ancrage dans la structure de pouvoir qui survivrait au départ de Sohalia.

Deux protections superposées. L'une légale, l'autre politique. Ensemble, elles créaient quelque chose de suffisamment solide.

Kino posa la question pratique — ce que ça impliquait si quelqu'un cherchait à les contourner malgré tout, si quelqu'un décidait de s'en prendre à Akihide une fois que Sohalia ne serait plus là pour servir de bouclier. Sa voix était mesurée, sans la moindre coloration personnelle — c'était Kino professionnel, celui qui séparait clairement ses sentiments de sa fonction, et qui était d'autant plus efficace pour ça.

« S'attaquer à lui revient à s'attaquer à la régente », annonça Sohalia.

Elle regarda Maiya en disant ça, parce que c'était à Maiya qu'elle posait la vraie question, pas au Conseil.

« Et Maiya aura toute l'autorité pour traiter ça comme tel. »

Maiya soutint son regard sans ciller.

« Je le protégerai », dit-elle.

Trois mots, posés simplement, sans le moindre ornement rhétorique. Pas une promesse politique au sens où une promesse politique est toujours conditionnelle, toujours assortie de circonstances implicites. C'était plus direct que ça.

Akihide regardait ses mains pendant tout ce temps. Il ne levait pas les yeux, et Sohalia choisit de ne pas le forcer à le faire.

Dans le coin du salon, Ume avait les yeux posés sur le jardin, sur rien de précis en apparence — mais cette immobilité particulière qu'elle avait, cette façon de rester parfaitement neutre en surface pendant que quelque chose travaillait manifestement en dessous, n'échappait pas à Sohalia. Elle ne dit rien. Ce n'était pas le moment pour ça non plus. Il y aurait du temps.

Les détails pratiques prirent le reste de la réunion. Nostradamus connaissait les formulations exactes qui rendraient les documents inattaquables. Opale nota soigneusement ce qui devrait formellement passer devant le Conseil au complet. Kino voulut savoir combien de temps il faudrait pour que tout soit prêt et signé, et la réponse était trois jours, peut-être deux si les scribes travaillaient vite et si tout le monde était disponible sans délai.

Quand la réunion se dispersa, Akihide fut le dernier à se lever. Il prit sa tasse, s'arrêta, et dit quelque chose qu'il souffla si bas que seule Sohalia était assez proche pour l'entendre vraiment.

« Merci. »

Il ne la regardait pas en le disant. Ses yeux étaient baissés sur la tasse, et sa voix avait cette qualité particulière qu'ont les remerciements qui coûtent quelque chose à formuler.

« C'était la moindre des choses », répondit Sohalia.

Il sortit sans rien ajouter. Sohalia le regarda partir et resta un moment dans le salon après que tout le monde fut sorti, seule avec la lumière de l'après-midi qui déclinait doucement et la certitude qu'elle avait fait ce qu'il fallait faire.

Ce n'était pas suffisant. Ça ne le serait peut-être jamais vraiment. Mais c'était ce qu'elle pouvait faire, là, maintenant. Et pour l'instant, c'était suffisant.

De l'autre côté de l'eau, à la même heure, Marco regardait le quai se vider.

Il était appuyé au bastingage du Moby Dick, les mains posées à plat sur le bois chaud encore gorgé de soleil, les yeux fixés sur le point entre les maisons du bourg où elle avait disparu. Les dernières chaloupes revenaient au navire avec le bruit familier des avirons et des voix qui s'interpellaient, et sur le pont derrière lui l'équipage s'affairait dans ce mouvement particulier qui suivait les fins d'escale — les cordes, les caisses, les cordages qu'on vérifiait une dernière fois avant le départ.

Il avait laissé tout ça se faire sans vraiment y prêter attention. Ça n'était pas dans ses habitudes — d'ordinaire, c'était lui qui supervisait ces préparatifs, qui vérifiait que tout était à sa place avant que le Moby Dick lève l'ancre. Ce soir il n'arrivait pas à détacher les yeux du quai.

La décision n'était pas venue d'un coup. C'était rarement comme ça, avec les choses importantes — elles arrivaient par accumulation, petite chose après petite chose qui s'ajoutaient jusqu'à ce que l'image soit complète et qu'on ne puisse plus prétendre ne pas la voir. Il l'avait regardée tenir la carte, ses doigts traçant des routes sur le papier avec cette précision tranquille qu'elle avait pour les choses pratiques. Il l'avait tenue dans le noir de la cabine pendant qu'ils parlaient de leur avenir, sa voix basse et posée, son front légèrement appuyé contre sa mâchoire, et il avait senti dans la tension de ses épaules — dans ce relâchement presque imperceptible qui était venu juste après qu'elle l'ait dit — le poids exact de ce que ces mots lui coûtaient à formuler. Elle ne faisait pas de promesses. Elle mesurait les probabilités. Et il avait su à ce moment-là, sans encore se le formuler clairement, que quelque chose allait devoir être dit ou décidé.

Il pensait à Barbe Noire. À ce que ce combat allait être — il l'avait vu opérer assez longtemps pour savoir exactement comment il travaillait, sa stratégie de patience et d'attrition, sa façon de frapper là où ça faisait le plus mal avant même que l'adversaire comprenne qu'il était déjà en position vulnérable. Il pensait à ce qu'il avait observé dans les territoires depuis quelques mois, aux signaux qui s'accumulaient.

Il pensait à elle au milieu de tout ça.

Le problème avec cette décision, il le connaissait. Il l'avait déjà vécu, cette même chose, avant Marineford — le couloir, sa porte, ces mots qu'il avait crus justes parce qu'il les avait formulés

avec soin et qu'il avait cru que la précision des mots suffisait à les rendre bons. Il avait dit ces mots avec la conviction de quelqu'un qui protège, et elle lui avait montré avec une clarté absolue ce que c'était en réalité — quelqu'un qui décidait à la place d'une autre personne ce qu'elle était capable de supporter.

Il savait que c'était la même chose. Il le savait très bien.

Mais il n'arrivait pas à ne pas y penser quand même.

« On lève l'ancre dans vingt minutes. »

Vista avait pris position à côté de lui, les bras croisés sur la poitrine dans cette posture habituelle, le regard posé dans la même direction sans vraiment regarder quoi que ce soit.

« Je sais. »

Un silence s'installa entre eux, pas inconfortable, juste présent.

« Tu rentres pas ? »

Marco se redressa du bastingage, sentant dans ses épaules la légère raideur de quelqu'un qui est resté trop longtemps dans la même position.

« Si. »

Les commandants s'étaient rassemblés dans la grande salle du soir avec ce naturel un peu forcé qui suivait les retours de longues escales — les corps encore un peu décontractés par les jours à terre, les voix légèrement plus hautes que d'habitude, cette façon qu'ont les gens d'occuper l'espace avec un peu trop d'enthousiasme quand ils sont heureux de retrouver une routine familière après en avoir été éloignés.

Haruta racontait quelque chose à Namur qui secouait la tête avec le sourire particulier d'un homme convaincu qu'on lui ment mais qui trouve ça divertissant quand même. Blamenco avait rapporté de quelque part quelque chose d'apparemment comestible et l'avait posé sur la table centrale sans aucune explication, ce qui avait généré un débat silencieux et prudent entre ceux qui osaient y toucher et ceux qui ne le faisaient manifestement pas.

Izo vit Marco entrer. Il ne dit rien, ne bougea pas de sa place, mais son regard changea légèrement — cette façon qu'il avait d'ajuster sa lecture d'une situation en une fraction de seconde, de voir ce que les autres ne voyaient pas encore.

Ce fut Rakuyo qui lança quelque chose en premier, parce que Rakuyo remarquait toujours les choses intéressantes et ne résistait jamais à l'envie de les nommer.

« Alors », demanda-t-il avec ce sourire en coin caractéristique, « bien profité de ta semaine ? »

Marco s'assit.

« Oui. »

« C'est tout ? »

« C'est tout. »

Des rires éclatèrent autour de la table. Haruta dit quelque chose de franchement graveleux qui fit s'esclaffer Namur malgré lui et lever les yeux au ciel à Izo. Marco répondit à chaque pique avec un calme si parfaitement impeccable que ça aggravait systématiquement les choses, et la table passa quelques bonnes minutes dans cette atmosphère — joyeuse, légèrement idiot, exactement le genre de chose qui faisait du bien après des semaines de tension et de vigilance.

Ce fut Marco qui y mit fin.

Il sortit les rapports de la semaine et les posa sur la table sans préambule ni transition, le geste suffisant à lui seul pour changer le ton de la salle. Les observations des territoires. Les signalements dans le secteur nord-est. Les deux îles sous leur protection qui avaient reçu des visites que personne n'avait demandées et que personne ne pouvait formellement attribuer, mais dont la nature n'était pas difficile à deviner.

Vista prit les rapports les uns après les autres, les parcourut méthodiquement, et sa mâchoire se serra légèrement pendant qu'il lisait — ce mouvement très petit, presque imperceptible pour quelqu'un qui ne le connaissait pas bien, mais qui disait quelque chose d'important sur ce qu'il voyait.

« Il se rapproche », annonça-t-il.

« Il cherche », rectifia Marco.

Parce que c'était différent, et que la différence avait de l'importance.

« Il a passé des années sur ce navire. Il connaît comment on fonctionne, qui on protège, où on va. Ce qu'il fait là, c'est nous rappeler qu'il attend son moment. Qu'il est patient. »

« Ça veut dire qu'on a encore du temps », dit Jozu, ses yeux fixé sur les rapports avec cette expression concentrée et sombre qui était la sienne quand il soupesait vraiment quelque chose.

« Pas beaucoup. »

Haruta prit un des documents, le lut, et le reposa.

« Les blessés sont remis. »

« Oui. »

« Alors on reprend les entraînements. »

« Dès demain. »

La conversation avançait sur le concret, et c'était là où elle était la plus utile — les rotations, les effectifs, les secteurs à renforcer en priorité, les décisions pratiques qui constituaient la différence entre être prêts et ne pas l'être quand le moment viendrait. Marco tenait le fil, les autres répondaient, les décisions tombaient une à une avec cette efficacité tranquille qui venait d'années à travailler ensemble.

Ce fut Vista qui le vit, pas pendant la réunion mais après, quand les autres étaient repartis et qu'il restait trois personnes dans la grande salle avec les lampes baissées sur leurs dernières flammes : Vista, Jozu, Izo et Marco.

Vista posa les avant-bras sur la table et regarda Marco avec cette attention directe et sans détour qui était sa façon à lui d'indiquer qu'il avait observé quelque chose et qu'il allait en parler.

« Tu as quelque chose sur la conscience. »

Marco ne l'aurait pas formulé comme ça lui-même. Mais ce n'était pas inexact.

Il parla. Directement, sans chercher ses mots ni les orner — ce que Barbe Noire pouvait faire d'elle si elle tombait pendant le combat, ce qu'il avait vu faire à d'autres : utiliser ce qu'on aimait comme levier, comme menace, comme monnaie d'échange quand on voulait obliger quelqu'un à plier. Ce que ça coûterait. Ce que lui, Marco, ne pouvait pas se résoudre à accepter de risquer.

« C'est au-dessus de mes forces de la laisser aller dans l'enfer que ça va être, » dit-il enfin, et le dire à voix haute ne rendait pas la chose plus facile ni plus raisonnable, mais au moins c'était posé là entre eux maintenant, visible, et il n'avait plus à le porter seul. « Il y aura des morts. Même du côté des commandants. »

La réaction d'Izo fut immédiate.

« Bordel, Marco. »

Sa voix était basse et tranchante, pas de la surprise dedans — quelque chose de plus profond que la surprise, quelque chose qui ressemblait à une patience très soigneusement tenue depuis longtemps qui venait de trouver sa limite naturelle. Izo posa sa tasse, croisa les bras, et regarda Marco avec cette expression qu'il avait quand il était exaspéré par quelqu'un qu'il aimait.

« T'as déjà fait exactement cette connerie avant Marineford. Vista et Joz étaient contre à

l'époque. »

« Ce n'est pas la même situation. »

« C'est exactement la même situation. »

Vista gardait les yeux posés sur Marco pendant tout ça, sans rien dire encore.

« Tu recommences », reprit-il enfin, court, sec. « Et tu sais très bien ce que ça a coûté la première fois. »

Marco ne répondit pas à ça.

Jozu croisa les bras, ses yeux fixés sur Marco, attentif et sombre et direct.

« T'as raison sur le risque », confirma-t-il. « Je te le concède. C'est réel, c'est là, et je serais idiot de prétendre le contraire. »

Un silence s'installa, bref.

« Mais t'es con quand même. » continua-t-il.

Il le dit sans méchanceté, avec juste le fait posé là simplement, sans ornement.

« C'est pas incompatible. » ajouta-t-il en le voyant ouvrir la bouche pour argumenter.

Izo se pencha légèrement en avant, les coudes sur la table, et regarda Marco avec une franchise tranquille qui ne laissait pas beaucoup d'espace pour les esquives.

« Le risque est vrai », admit-il. « Je vais pas te dire le contraire pour te faire plaisir. Mais soyons honnêtes entre nous sur ce qui se passe vraiment ici — c'est pas uniquement pour ça que tu veux faire ça. T'arrives pas à imaginer qu'elle meure là-bas, alors tu construis la raison qui justifie de l'écarter. Ces deux choses ne sont pas pareilles, Marco. L'une, c'est de la stratégie. L'autre, c'est de la peur. »

Marco ne dit rien.

« Ce n'est pas à toi de décider ça », continua Izo.

Sa voix avait perdu le tranchant de tout à l'heure, était revenue à quelque chose de plus calme, presque de doux.

« Elle a fait ses choix là-dessus. Elle les a faits il y a longtemps, et elle les a refaits depuis. »

« Je sais. »

« Alors. »

Marco regarda la lampe qui brûlait bas devant lui, la flamme qui tressautait légèrement à chaque courant d'air imperceptible venu des fenêtres. Il regarda le rapport encore ouvert devant Jozu, les lignes d'encre noire sur le papier jauni.

« Jamais elle ne te le pardonnera », affirma Jozu.

Pas cruellement — c'était une façon d'être un ami, parfois, que de dire les choses sans les adoucir jusqu'à ce qu'elles perdent leur sens.

« Et tu le sais déjà. »

Marco ne répondit pas à ça non plus tandis que ses frères quittaient la pièce.

Il rentra dans sa cabine avec ce poids là toujours dans la poitrine — pas résolu, pas allégé par la conversation, juste posé là différemment. Ils avaient raison. Il le savait. Il le savait avant même de l'avoir formulé à voix haute, et le savoir n'aidait pas autant qu'il l'aurait voulu.

Laugh Tale.

Maiya vint trouver Sohalia le soir.

Il faisait nuit depuis une heure, la lune basse et ronde dans un ciel sans nuage, et les fleurs du soir s'étaient ouvertes dans le jardin intérieur avec cette odeur douce et légèrement enivrante qu'elles n'avaient qu'à cette heure précise. Sohalia était assise près de la fenêtre ouverte, ses jambes repliées sous elle, les yeux sur les fleurs sans vraiment les regarder.

Maiya entra sans frapper, parce qu'elle ne frappait jamais à la porte de Sohalia, et s'assit en face d'elle dans le fauteuil sans cérémonie, avec la décontraction absolue de quelqu'un qui a passé suffisamment de temps dans cet endroit pour que la question de la permission ne se pose pas. Elle avait défait ses cheveux, portait une robe de soirée simple et sans ornements, et avait sur le visage cette expression qu'elle n'avait que dans les moments où elle décidait de ne pas se protéger — quelque chose d'ouvert et de légèrement vulnérable que Sohalia avait appris à reconnaître parce qu'elle l'avait vue si rarement.

Elles ne parlèrent pas tout de suite. Ce n'était pas un silence gêné, c'était le silence de deux personnes qui se connaissaient suffisamment pour ne pas avoir besoin de le meubler.

Ce fut Maiya qui commença.

« Je ne veux pas te perdre. »

Sa voix était posée, stable, mais ses mains étaient croisées sur ses genoux un peu trop serrées pour que ça soit naturel. Elle le savait, probablement, et elle l'avait laissé visible quand même.

Sohalia attendit qu'elle continue, parce qu'elle entendait qu'il y avait plus.

« J'ai perdu ma mère. »

Maiya gardait la voix stable avec un effort visible — pas en tremblant, pas en se détournant, mais dans cette façon précise qu'elle avait de tenir les mots fermement sans les laisser déborder et sans les minimiser non plus.

« Mon père. J'ai assez perdu pour le reste de ma vie. »

Elle marqua une pause.

« Et je sais. Je sais que tu ne peux pas rester. Je sais que cette île t'étouffe et que tu te bats contre ça depuis des années, et que tu n'as jamais été heureuse ici de la même façon que tu es heureuse ailleurs. »

Quelque chose passa brièvement sur son visage, pas de la résignation tout à fait, plutôt quelque chose de plus compliqué.

« Je comprends ça. Vraiment. Mais comprendre et accepter, ce n'est pas la même chose. Ça ne le sera peut-être jamais. »

Quelque chose se serra légèrement dans la gorge de Sohalia. Pas de la douleur exactement, mais quelque chose dans ce registre là.

« Tu te sens abandonnée », souffla Sohalia doucement.

Maiya la regarda, et dans ce regard il y avait assez d'honnêteté pour que Sohalia comprenne qu'elle ne pouvait pas détourner les yeux.

« Oui. »

Pas d'accusation, pas de colère. Juste le fait, posé là entre elles avec cette précision que Maiya avait pour les choses vraies.

« C'est exactement ce que je ressens. »

« Je ne pars pas parce que je ne t'aime pas. »

« Je sais. »

Maiya décroisa les mains et les posa à plat sur ses genoux, ce geste petit et volontaire qui ressemblait à une façon de se stabiliser.

« C'est ce qui rend la chose difficile à accepter. Si tu partais parce que tu te souciais de moi de moins en moins, ce serait plus simple à porter. Mais tu pars parce que c'est nécessaire, parce que le monde est plus grand que cette île et que tu as des choses à faire dans ce monde que tu ne peux pas faire d'ici. »

Elle leva les yeux, et Sohalia vit dans son regard quelque chose qu'elle reconnut pour l'avoir ressenti elle-même, dans d'autres circonstances, d'autres années.

« Et moi je reste. Je deviens reine d'un endroit dont tu vas disparaître, et j'apprends à continuer comme si c'était normal de grandir sans toi. »

« Tu es en colère contre moi. »

Maiya réfléchit vraiment à la question, ce qui était une façon de la respecter que Sohalia lui était reconnaissante de n'avoir jamais perdue.

« Non. Pas en colère. »

Elle chercha ses mots avec soin, les pesant avant de les poser.

« En deuil, peut-être. En avance. J'ai commencé à faire mon deuil de toi avant que tu sois partie. Et je ne sais pas si c'est mieux ou pire que d'attendre que ça arrive vraiment. »

Un sourire bref passa sur son visage, triste et doux à la fois, et disparut.

Sohalia regarda ce visage qu'elle connaissait depuis tant d'années — ces yeux qui portaient tellement de choses à la fois et qui continuaient quand même, qui avaient toujours continué. Elle se leva, traversa l'espace entre elles deux, et posa la main sur l'épaule de sa cousine avec ce geste simple qui ne disait rien qu'on n'avait pas déjà dit et qui disait quand même quelque chose d'essentiel.

Maiya ferma les yeux une seconde. Juste une seconde.

« On trouvera un moyen », dit Sohalia. Sa voix était basse. « Tu pourras venir me voir. Je suis sûre que nos amis seront prêts à tout pour t'aider. »

« Tu ne peux pas promettre ça. »

« Non. »

Elles restèrent là, dans le silence du jardin et de la nuit, avec l'odeur des fleurs ouvertes dans l'obscurité et les cloches du temple qui s'étaient tues depuis longtemps. Quelque part dans les couloirs du palais, une porte se ferma doucement — le bruit ordinaire d'un endroit qui continue à vivre.

« Je le protégerai », annonça Maiya après un moment. Sohalia comprit qu'elle parlait d'Akihide.

« Ce n'est pas une promesse politique. »

« Je sais. »

Maiya rouvrit les yeux et regarda le jardin, les fleurs blanches qui flottaient dans l'obscurité, la nuit qui existait tranquillement en dehors de toutes les conversations qu'on pouvait avoir.

« On y va », dit-elle enfin.

La même phrase qu'au cimetière — pas une conclusion, pas une réponse à quoi que ce soit. Juste la façon qu'elle avait de dire qu'elle choisissait de continuer à avancer même sans bonne réponse, même sans certitude. C'était tout ce que l'une et l'autre pouvaient faire, dans le fond.

Elles ne bougèrent pas tout de suite.

Elles laissèrent la nuit exister autour d'elles encore quelques minutes, parce que certaines choses méritent qu'on leur accorde ça.

Dans sa cabine, Marco regardait la carte des territoires.

Les flammes de son phénix étaient basses autour de lui, bleutées et presque éteintes, projetant sur les murs des ombres longues et tremblantes. Il n'avait pas cherché à les raviver. Il avait la carte devant lui et il fixait les lignes et les noms imprimés dessus sans vraiment les lire, son esprit ailleurs.

Il pensait à ses épaules sous sa main dans l'obscurité de la cabine. À sa voix qui avait dit si on arrive de l'autre côté avec cette façon particulière qu'elle avait de formuler les choses incertaines — pas comme une promesse, pas comme un vœu, mais comme une probabilité qu'on exprime parce qu'on en a besoin même quand on sait qu'on ne peut pas la garantir. Il avait senti à ce moment-là, distinctement, qu'elle ne se faisait pas d'illusions sur ce qui les attendait. Ni lui. Ni personne sur ce navire.

Il n'avait rien répondu. Il avait gardé la main posée sur ses épaules, et ça avait suffi pour ce moment-là. Parfois la seule réponse honnête qu'on pouvait faire à quelqu'un était de ne pas partir.

Sur Laugh Tale, à la même heure, Sohalia reprenait les entraînements.

Elle avait trouvé le vieux terrain derrière les jardins du palais — une grande cour pavée que personne n'utilisait vraiment, entourée de murs de pierre anciens qui avaient gardé la chaleur du jour et la restituaient lentement dans l'air nocturne. Elle avait sa hallebarde. Elle avait la nuit. Elle avait ce quelque chose dans les muscles qui réclamait de la consistance après des



semaines de décisions et de salons et de conversations tenues à voix basse, tout ce temps passé à gouverner avec la tête et presque pas du tout avec le corps.

Elle s'entraîna seule dans le silence, et les gestes lui revinrent proprement, les enchaînements qu'elle n'avait pas faits depuis Marineford. Le corps se souvenait de ce que l'esprit mettait de côté. Elle sut à un moment donné, sans se le formuler vraiment, juste en sentant la façon dont ses bras se plaçaient et dont ses pieds cherchaient l'équilibre, qu'elle serait prête. Pas ce soir, pas demain. Mais avant que ce soit nécessaire.

Elle pensa à une main posée sur ses épaules dans le noir. Son corps contre le sien. Les rires autour d'elle. Cette envie presque féroce de tout faire pour les protéger.

Elle ne s'arrêta pas de s'entraîner pour ça. Elle continua, et les pierres du sol étaient tièdes sous ses semelles, et quelque part dans le ciel, au-dessus des murs de pierre, les étoiles existaient indépendamment de tout ce qui pouvait se passer en dessous.

Marco regardait la carte, et la carte ne lui disait rien de nouveau, et il savait ce qu'il savait depuis le début de la soirée. Cette certitude en lui qu'il devait tout risquer pour s'assurer qu'elle survive était inébranlable.

Demain, il l'annoncerait aux commandants.

— À suivre —

Publié : 13/03/2026

Alors Team je comprends Marco ou Team Marco est un con ?

Merci d'avoir lu !

J'ai très hâte de savoir ce que vous avez pensé du chapitre.?

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurs et producteurs respectifs. Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement et les auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés